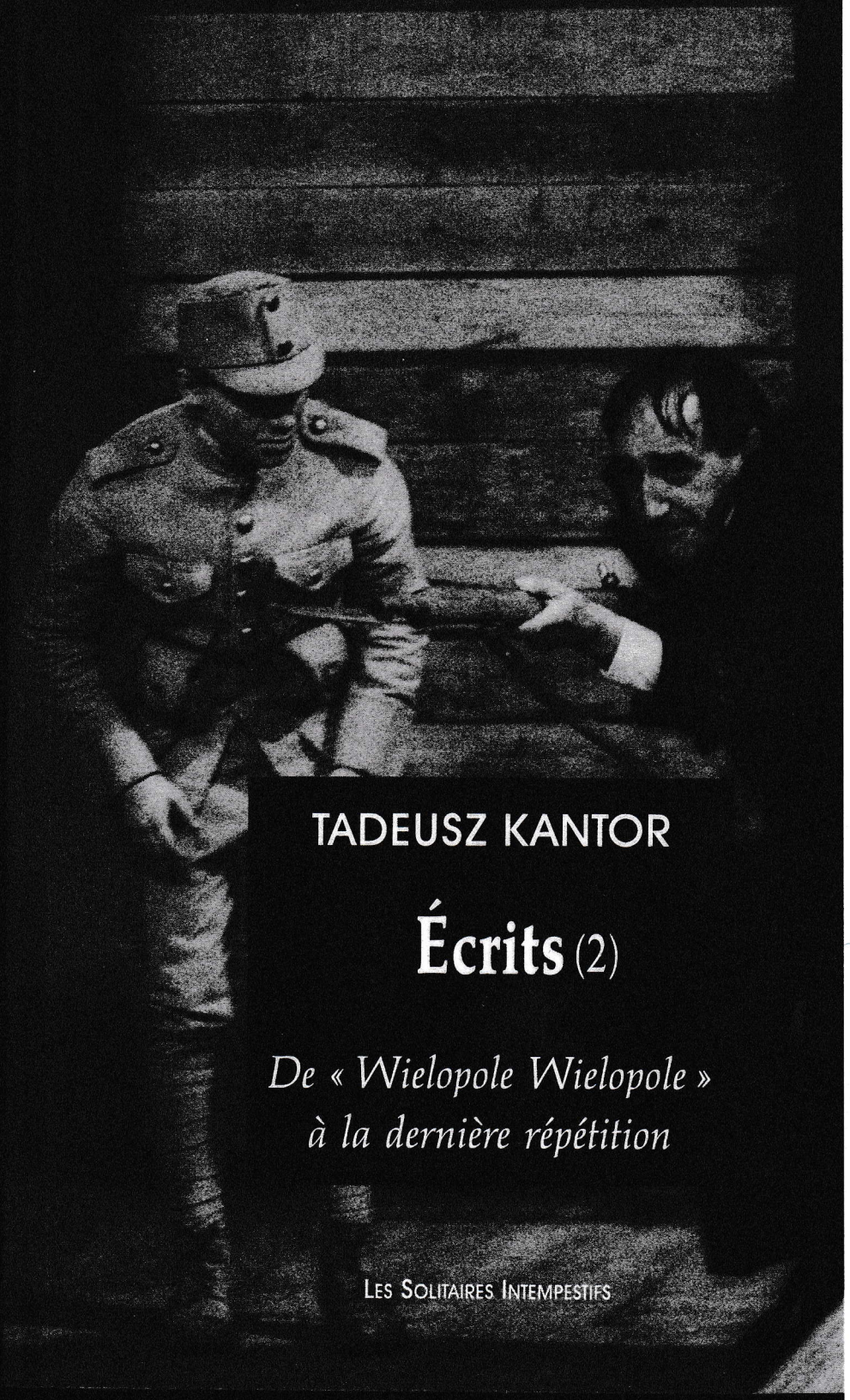

TADEUSZ KANTOR

# Écrits (2)

*De « Wielopole Wielopole »*
*à la dernière répétition*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

# Le lieu exact

Enfant et durant ma prime jeunesse, je passais beaucoup de temps à *imaginer* mon propre récit. Il m'était si personnel qu'il m'aurait été difficile de le raconter à qui que ce soit.
Pour ne pas l'abandonner au dictionnaire des contes enfantins et ne pas faciliter la vie des « adultes », je rappellerai que cette simple méthode « enfantine » est
*l'autonomie de sa propre langue,*
*autosuffisante*
*et intraduisible*
*dans d'autres codes.*

Cette méthode est appliquée par tous les enfants.
Sans aucune connaissance des définitions scientifiques.

Plus tard, il faut beaucoup d'audace, de risque et de non-conformisme pour maintenir cet « état de grâce » ou le redécouvrir !
Mais revenons à *ce récit* :
je me le *racontais* à moi-même.
À haute voix.
Autrement dit, je me parlais à moi-même.
Ce « genre littéraire » particulier ne ressemblait à aucun autre.
Il n'avait ni début, ni fin.
Il n'avait pas d'intrigue intéressante, ni de péripéties tumultueuses.

Et cependant tout était extraordinaire, car obéissant uniquement à ma volonté et apparaissant au moindre appel, car je le portais en moi et avec moi. Partout où je me trouvais, je pouvais, en un clin d'œil, *étendre* mon propre territoire dont j'étais le maître sans partage et auquel personne n'avait accès.

L'imagination ne concevait pas d'intrigue. C'était plutôt des situations qui naissaient tout à coup, sans raisons précises et ne conduisaient à aucun résultat satisfaisant. Elles s'interrompaient soudainement, dès qu'elles avaient rempli leur rôle obscur, maintenu dans un grand secret. Ma propre personne en était, la plupart du temps, l'acteur principal. Parfois, j'étais seulement un observateur invisible et omniprésent. Je consentais alors à l'apparition d'autres individus. Majoritairement de mon âge. Parfois des animaux étaient nécessaires.

Les situations étaient simples et ordinaires. Rien de merveilleux ni de fabuleux. Leur caractère merveilleux était d'un tout autre genre. Elles étaient détachées, entièrement libres.

Leur lien était rompu avec ce qu'on appelle le train ordinaire de la vie, *étranger*, car existant à l'extérieur, difficile à supporter, destructeur, imposé par le monde incompréhensible des adultes et ensuite par l'entourage, appelé société. C'est pourquoi ces situations pouvaient être aisément qualifiées de libres. Elles ne devaient pas se justifier totalement. Elles émanaient de ma propre volonté, sur un ordre secret profondément enfoui.

Ce secret était au cœur du merveilleux, presque une transgression bienheureuse.

Ce n'était pas dans une esquisse de paysage ou d'environnement que tout se déroulait. Le plus important était peut-être le plan. Tout dépendait de lui. Il fallait installer les objets, dresser les cloisons, déterminer la place des fenêtres, des portes, les relier par des couloirs, des escaliers, prévoir des issues vers des cours secrètes et fermées. Je ne traitais pas cela comme un fond. Dans ces espaces de la mémoire, je me déplaçais avec une extraordinaire assurance. Plus curieux, c'est justement comme par ces déplacements et ces mouvements que se dressaient les cloisons, s'ouvraient les fenêtres, s'allongeaient les couloirs. C'est tout cela qui absorbait le plus les forces de la mémoire. J'étais dans cette « construction » presque maladivement pointilleux. Cela me causait beaucoup de soucis. Parce qu'il s'avérait brusquement qu'il fallait déplacer les cloisons, que les fenêtres n'étaient pas à leur place ou que leur forme n'était pas satisfaisante.

Quelque chose disparaissait tout le temps et réapparaissait avec difficulté, souvent la force secrète d'« évocation » me faisait défaut et il fallait attendre patiemment que la porte s'ouvre sur la chambre suivante. Le paysage montrait aussi de grandes lacunes, il fallait déplacer les collines, glisser un peu la forêt, embrouiller le cours du chemin ou du ruisseau, nettoyer le ciel. Il fallait en outre vérifier,

t plutôt des
récises et ne
terrompaient
:ur, maintenu
la plupart du
ı observateur
ition d'autres
maux étaient

ıerveilleux ni
t autre genre.

rdinaire de la
orter, destruc-
et ensuite par
ons pouvaient
as se justifier
n ordre secret

transgression

ıvironnement
le plan. Tout
les cloisons,
r des couloirs,
es et fermées.
espaces de la
surance. Plus
s et ces mou-
les fenêtres,
ait le plus les
ion » presque
up de soucis.
r les cloisons,
forme n'était

araissait avec
faisait défaut
ur la chambre
unes, il fallait
ler le cours du
outre vérifier,

contrôler, passer par de longs couloirs, fermer les portes, suivre d'étroits chemins, traverser des ponts, des forêts. C'était pire lorsque au retour on trouvait beaucoup de choses modifiées qu'il fallait à nouveau installer.
Souvent je devais m'arrêter là. Je n'avais plus le temps ni la force d'entrer dans les péripéties pour lesquelles tout cela avait été, semble-t-il, préparé aussi minutieusement.